

« Le coin des amen »

Benoît Melançon

Numéro 32, 1984

URI : id.erudit.org/iderudit/29259ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN 0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Benoît Melançon "« Le coin des amen »." *Jeu* 32 (1984): 162–162.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

pact qui en résulte.

Il arrive que le mot commence timidement à imposer son ordre, et à se rire des personnages; alors le surréalisme veut refaire surface, mais sans la séduction crâneuse, sans la fraîcheur du *Théâtre de chambre*¹ qui ne s'embarrassait nullement de domestiquer les histoires et la déraison. Ici, l'argument nappé de paraphrase, émasculé du fantasme (du fantasme?), distille une immunité qui devient, paradoxalement, un bouillon de culture idéal pour l'ennui.

La déception que nous pouvons éprouver en lisant cette dernière tranche de l'oeuvre de Jean Tardieu (cette exigence que nous maintenons) ne vient-elle pas souligner la contribution importante de cet auteur à la création de nouvelles voies pour le théâtre dès les années quarante?

solange lévesque



« le coin des amen »

la clinique du saint-esprit

Pièce en trois actes de James Baldwin, Paris, Gallimard, coll. « Le Manteau d'Arlequin. Théâtre français et du monde entier », 1983, 114 p. Traduction de Marguerite Yourcenar.

Accompagnée au piano par David, son fils de dix-huit ans, soeur Margaret prêche avec intransigeance et hauteur dans une église de Harlem quand survient son mari, le tromboniste Luke, qu'elle a quitté dix ans auparavant. Entre l'église, cette « clinique du Saint-Esprit » avec ses rites et ses blues, et son appartement, où se meurt Luke, la « pastresse » voit son monde s'effondrer. Ses ouailles la rejettent parce qu'elle a laissé sa maison « pourrir dans le péché », son fils la quitte pour mener sa vie d'homme, la pureté de ce qu'elle croyait être sa mission se révèle un leurre, car elle n'a jamais cessé d'aimer Luke malgré leur séparation. Baldwin, qui s'explique en préface sur le caractère autobiographique de sa pièce — lui-même a été prédicateur —, livre dans *le Coin des « amen »* un message (trop) clair: l'amour, seule issue possible à la pauvreté, « ne meurt pas », ne peut pas mourir. Dans ce texte d'exil, l'auteur tente de mêler la grandiloquence du langage liturgique au parler populaire des Noirs de Harlem. La traduction de Marguerite Yourcenar ne permet pas de juger de cette tentative. Un peu trop « propre » pour respecter la « vérité tonale » de la pièce, elle semble académique. Mais n'est-ce pas la faute du texte?

benoit melançon

1. Premier tome de l'oeuvre théâtrale de Tardieu.